

« Le cri d'un silence »

Etienne OLDENHOVE

(179) Pour notre oreille, dans notre langue – sans que cela ne nous interroge plus – la violence résonne comme un mot féminin. Il en est de même pour la vie.

Par contre, il y a deux ou trois millénaires, pour une oreille grecque, la violence (ἡ βία) résonnait bien aussi comme un mot féminin tandis que la vie (ὁ βίος) se disait et se faisait entendre au travers d'un substantif masculin. Dans cette langue et dans cette culture dont nous sommes héritiers, l'une était comme le féminin de l'autre. Phonétiquement, elles formaient un couple indissoluble et sexué.

Dans la langue française, violence et vie conservent en commun le premier phonème qui les constitue comme mots. De plus, ces deux mots y ont le même genre.

Y aurait-il un rapport privilégié entre violence et vie, ainsi que le fait (180) entendre la langue grecque et que serait devenue la vérité de cette intuition linguistique dans notre culture ? Telle sera la question à laquelle je tenterai de répondre après avoir abordé une des modalités de présentation (de *Darstellung*) de la violence.

La violence, en effet, se présente sous des formes diverses et ce n'est qu'à l'une d'entre elles que je m'arrêterai ici.

Les repères que nous a légués l'enseignement de Lacan nous permettent de ramener la violence à trois formes essentielles : celle du passage à l'acte, celle de l'acting-out et celle du symptôme.

Comme *passage à l'acte*, la violence vient signer une sortie hors scène, soit individuelle, soit collective. Lorsqu'elle est individuelle, la violence (passage à l'acte) consomme une rupture radicale avec un agencement scénique paternel ; lorsqu'elle est collective, cette violence s'accomplit, au contraire souvent, au nom d'une référence paternelle : elle s'étaie sur une référence paternelle perversie ou par une idéalisation (religieuse, idéologique) ou par une régression *biologisante* de la fonction paternelle. Déjà affleure, à ce niveau-ci, ce rapport voilé entre violence et vie puisque, fondamentalement, la biologie est un discours (λογος) sur la vie (βίος). Au niveau collectif, l'histoire passée et présente fourmille d'exemples d'une pareille violence, que ce soit celle des guerres de religion, des (grandes) révolutions idéologiques ou celle du nazisme.

Comme *acting-out*, la violence est notre pain quotidien : bien que pouvant être fréquente, elle garde cependant, dans cette forme-là, le caractère d'un accident. Plutôt que sortie hors d'un champ, elle est l'effet d'une butée contre la limite d'un champ, elle indique une impasse et est ressentie comme un choc pour le sujet qui en est affecté. Le « je me cogne » s'y fait sentir plus ou moins douloureusement pour celui qui cogne.

C'est à la violence comme *symptôme* que je voudrais m'arrêter un peu plus longuement dans ce travail. Il arrive fréquemment que quelqu'un s'adresse à un analyste en avançant comme raison essentielle de sa demande une plainte au sujet de la violence qui l'étreint. Ici, la violence n'est pas perçue par le sujet comme un accident, mais bien comme un trait essentiel, même si ses manifestations restent rares ou discrètes. Le sujet ressent toujours (181) celles-ci comme très destructrices et comme étrangères à ce qu'il considère être sa vraie personnalité. Il s'étonne, voire s'indigne, de ces manifestations, les a depuis longtemps condamnées et s'en culpabilise à l'occasion. Elles le taraudent comme un corps étranger qu'il veut évidemment extirper. Il souffre réellement de ce chancre dont il se demande d'où il vient.

C'est un trait essentiel, mais il n'est pas vécu comme constitutif ; il est plutôt surajouté et dénaturant.

L'hypothèse que je fais sur la fonction de ce symptôme est qu'il s'agit bien d'un héritage, donc que cette violence vient bien d'ailleurs et qu'il est juste qu'elle soit ressentie comme étrangère. Reconnaître ce fait et le retrouver constitue un premier niveau d'*interprétation*, mais cela ne sera pas suffisant pour lever un pareil symptôme. Il faudra que s'y ajoute un refus, une *versagung*, quelque chose qui est plus de l'ordre d'*un acte* : le refus de cet héritage.

Cette hypothèse s'est imposée à moi suite à ce que m'ont apporté dans leur travail de cure les quelques personnes qui se sont adressées à moi avec cette plainte essentielle d'une violence symptomatique.

L'une d'entre elles, une jeune femme, mère de trois enfants, s'était adressée à moi parce qu'elle ne supportait plus la violence qu'elle agissait à l'encontre de sa progéniture. Cette violence n'avait rien de dramatique en soi, mais elle empoisonnait de plus en plus l'atmosphère familiale et n'était, de plus, pas sans effets inhibants ou délétères sur l'évolution des enfants.

Cette violence faisait tache également dans le tableau d'une famille ayant une tradition de culture, de maîtrise de soi, de tempérance et de civilité.

Assez rapidement, il apparut notamment du fait de coordonnées temporelles que cette violence était de l'ordre d'une répétition. Cette jeune femme avait subi, elle-même, durant les premières années de son existence, la violence d'un abandon. Lorsqu'elle avait dix-huit mois, en effet, sa mère dut s'aliter durant un an, puis partir durant un an et demi en sanatorium à l'étranger suite à une tuberculose osseuse très invalidante qui s'était déclarée.

Lorsque sa mère revint, un lien était cassé et ce n'est que très difficilement et très progressivement qu'elle parvint à retrouver une place de mère.

(182) Or ce qui fut retrouvé au travers du travail de la cure, c'est que cette tuberculose de la mère ne s'était pas déclenchée à n'importe quel moment ; elle venait répéter un abandon que la mère avait subi au même âge, mais pour des raisons très différentes : la mère de cette jeune femme avait elle aussi été séparée de ses parents, au même âge, du fait du déclenchement de la première guerre mondiale. Elle avait été confiée à ses grands-parents paternels qui habitaient la campagne et pouvaient ainsi lui garantir un environnement plus sûr. Mais à l'issue du conflit, la grand-mère obtint de pouvoir garder cette enfant (sa petite-fille) auprès d'elle, pendant plusieurs années encore.

C'est là, me semble-t-il que fut ouverte la vanne d'une violence qui ne se tarit pas et dont les effets se font encore sentir aujourd'hui, plus de septante-cinq ans après ces faits.

Ce qui s'est passé à ce moment-là, c'est un *silence* lourd de conséquence, le silence d'un homme, en position de père, qui s'est trouvé impuissant à dire non, qui *n'a pas dit non* à l'abus, à la violence de la génération qui le précédait.

De plus, il n'a pas dit non sur un point qui concernait directement la génération qui le suivait. Il n'y a pas eu là séparation des générations ; une génération s'est effacée, bouleversant ainsi l'ordre des générations suivantes qui se trouvera décalé jusqu'à ce que quelqu'un pose l'acte de *refuser* cet héritage d'une génération engloutie dans son silence.

Les deux autres personnes confrontées à ce même type de violence aboutissaient à des impasses très similaires dans leurs histoires. Pour l'une, son père avait cédé sur ses prérogatives paternelles en acceptant, contre son gré, de donner à un de ses enfants, sur l'insistance dictatoriale de son père à lui, le prénom d'un de ses frères mort. Pour l'autre, son père avait détruit son existence conjugale et l'indépendance de sa famille en acceptant d'héberger sous son toit sa mère qui était devenue démente.

L'on pourrait légitimement se poser la question, suite à ce qui vient d'être avancé, de savoir s'il n'est pas donné ici une trop grande importance à l'histoire, particulièrement à des histoires de famille. Ce serait méconnaître, à mon avis, ce que l'histoire peut charrier de structural.

(183) Ce qui caractérise, en effet, cette violence qui se présente comme symptôme, c'est qu'elle s'exerce *entre deux générations*. La plainte du départ, dans les trois cas auxquels j'ai fait allusion, était celle d'une violence exercée à l'encontre de la génération qui suit.

La violence vient donc d'une Autre génération et se dirige vers une Autre génération. Ce qui se passe, c'est que la violence de l'Autre traverse les générations sans ne plus rencontrer aucune résistance.

Or, il est vrai que la violence est toujours d'abord celle de l'Autre, celle du chaos initial de l'Autre, de sa béance originale dévorante. C'est ce que Charles Melman réévoque constamment – par exemple, dans son séminaire sur le refoulement.

Ce qui va faire filtre, ce qui va faire pure-excitation, par rapport à ce traumatisme originel, par rapport à cette violence originaire qui ne tient pas à l'histoire mais qui tient à la structure, c'est évidemment la fonction paternelle.

On conçoit bien que là où cette fonction paternelle ne s'est pas exercée sur un point essentiel, celui de garantir, d'inscrire l'ordre des générations, elle va laisser ouverte la porte au flux de cette violence originaire. Dans ces conditions, ce silence bien particulier d'un *non* qui n'a pas été dit d'une génération à l'autre, ne

pourra plus se faire entendre que par un cri : le cri, en effet, ne part pas d'un silence, il remonte toujours vers un silence – notamment celui de son extinction. Ce silence n'est pas celui d'un impossible à dire, il est celui d'un refus de la castration, celui d'une peur de dire non, celui d'une crainte d'entamer la génération qui précède.

Ce qui s'est perdu dans notre langue et dans la tradition chrétienne par rapport à ce rapport de la violence et de la vie, c'est qu'il ne nous faut pas seulement lutter pour la vie, mais c'est qu'il nous faut aussi lutter *contre la vie*.

La vie, contrairement à l'intuition que l'on peut en avoir du fait d'y être constamment immergé, englouti, n'est pas une chose simple.

Il me semble que ce que la langue grecque enseigne, c'est qu'elle est fondamentalement violence aussi : ὁ βίος (la vie) et ἡ βία (la violence) sont (184) d'une telle proximité qu'elles n'ont pu se distinguer que par leur genre.

C'est cette différenciation de la vie d'avec la violence que je nomme j'appelle travail nécessaire contre la vie. Pour un être humain, la vie ne peut plus être prise globalement comme un tout : elle doit être dégrossie, équarrie de certaines parts d'elle-même. C'est ce qu'on appelle, en terme fleuri, la castration. Cette opération, qui est un passage indispensable, est l'oeuvre de la fonction paternelle. En forçant un peu les choses, je dirais que c'est la raison pour laquelle la vie, dans la langue grecque, à un moment d'émergence de cette fonction paternelle, était encore un substantif masculin.

Et il me paraît évident, malgré l'insignifiance de la chose, que de dire, par exemple, « le principe vital » plutôt que « la vie », ne nous met pas exactement dans la même position par rapport à la vie.

La violence, donc, est héritière de la vie. Elle est héritière, pour un être humain, du discours qu'il parviendra à tenir sur la vie, de l'intelligence de ce discours et de la façon dont, en acte, il sera conséquent ou non avec ce discours ¹.

1 A la biologie, science d'aujourd'hui, l'on peut dire : « A bon entendeur, salut ! »